

# LE MONDE

## Peter Eötvös, « metteur en sentiments »

Le compositeur et chef d'orchestre hongrois dirige à Monte-Carlo et à la Cité de la musique.

Propos recueillis par [Marie-Aude Roux](#) Publié le 19 mars 2014

Depuis quinze ans, le Hongrois Peter Eötvös est l'un des principaux compositeurs de notre temps. Également chef d'orchestre, cet émule de Stockhausen et de Boulez a trouvé sa propre voie dans l'opéra. Au [Printemps des arts de Monte-Carlo](#), dont il est l'une des têtes d'affiche, il dirigera l'[Ensemble intercontemporain](#), dont il fut directeur musical de 1979 à 1991, avant la [Cité de la musique](#), à Paris. Mais c'est le compositeur qui tiendra l'affiche du 20 mai au 24 mai au [Théâtre de l'Athénée](#), à Paris, avec une nouvelle production de son opéra « cabaret », *Le Balcon*, d'après Jean Genet. Nous avons rencontré Peter Eötvös le 13 mars alors qu'il répétait *Momente*, de Stockhausen.

### **Vous avez 70 ans depuis le 2 janvier : quel regard portez-vous sur votre carrière ?**

Je regarde ce chiffre et je suis incrédule : je n'ai jamais accordé d'attention au temps qui passe. Sauf au moment de la cinquantaine, où j'ai traversé une période très éprouvante. J'avais le sentiment que ma vie était finie. Il y a eu aussi la mort de mon fils, ici, à Paris. C'est au sortir de cet enfer que j'ai vraiment commencé à composer.

### **Vous avez commencé à écrire de la musique très tôt ?**

Dès l'enfance, j'ai su que j'étais compositeur. J'ai d'abord étudié avec Zoltan Kodaly à l'Académie de Budapest jusqu'à l'âge de 19 ans. Puis je suis parti en 1966 en Allemagne et ma vie a basculé. J'ai tout appris dans les studios électroniques de Cologne auprès de Stockhausen, dont j'ai été le copiste avant de faire partie de son ensemble. J'étais passionné par le « live électronique ». La musique se pratiquait sans discriminations, qu'on la joue, la pense, l'écrive ou l'improvise. C'était une époque excitante, dont je regrette toujours la disparition.

### **Puis il y a eu Paris en 1979. Pourquoi dites-vous l'avoir quitté « avec soulagement » en 1991 ?**

Paris a été une seconde école. Pierre Boulez était aux antipodes de Stockhausen. Le même niveau d'exigence avec des techniques presque opposées. Après six ans avec l'Ensemble intercontemporain, j'ai voulu m'arrêter mais il n'y avait personne pour me remplacer, alors je suis resté. La composition me manquait. Le soulagement ? Avoir enfin du temps pour moi.

### **D'où est venu ce goût pour l'opéra ?**

C'est une autre partie de ma vie. A Budapest, j'avais travaillé comme pianiste dans un théâtre : une expérience enrichissante. Mon premier contact avec l'opéra, en revanche, a été pour le moins houleux. Je suis parti en claquant la porte de l'Opéra de Cologne, où j'étais pianiste répétiteur. Je ne supportais pas le manque de travail en profondeur.

**C'est la France qui a révélé le compositeur lyrique avec la commande de « Trois sœurs » à l'Opéra de Lyon.**

Jean-Pierre Brossmann, alors patron de cette maison, m'avait confié la direction de *Don Giovanni*. Je me considère comme l'élève de la dramaturgie de Mozart. Pour *Trois sœurs*, j'ai inventé mon propre Tchekhov. La musique n'est qu'un habillage. Je me sens moins compositeur que dramaturge, ou plutôt « metteur en sentiments ».

**Pour vous, un compositeur est inséparable de l'interprète...**

Mon activité de chef d'orchestre et mon travail de compositeur sont intrinsèquement liés. C'est pourquoi j'ai créé dès mon retour à Budapest en 1991 une fondation pour les jeunes chefs et, depuis dix ans, pour les jeunes compositeurs. Seul un compositeur chef d'orchestre a le pouvoir de renouer avec cette tradition perdue de la musique, dont le pain quotidien était la création.